



SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

En wolof, langue parlée au Sénégal, en Gambie et en Mauritanie, le terme *jokkoo* désigne le fait de se mettre en contact, et évoque l'idée de relier une chose à une autre.

Jokkoo

#11 ★ janvier - mars 2012 ★



LOUIS SCHWEITZER
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS
DU MUSÉE DU QUAI BRANLY

Ce premier Jokkoo de l'année est l'occasion de vous rappeler qu'en 2012, la société des Amis fêtera son dixième anniversaire ! Il est rare sans doute qu'une société d'Amis soit plus âgée que l'institution qu'elle soutient. C'est dès 2002, soit cinq ans avant l'inauguration du musée, que s'est formé notre cercle d'amateurs passionnés et généreux. Depuis, les Amis du musée se sont consacrés à enrichir et valoriser les collections du musée, ainsi qu'à soutenir la recherche par le financement de bourses. Aujourd'hui, grâce à vous, seize œuvres sont entrées dans les collections, et cinq jeunes chercheurs ont bénéficié de bourses d'étude. Toute récemment acquise grâce à l'un de nos Grands Bienfaiteurs, Antoine Zacharias, la sculpture rituelle des îles Kei-Tanimbar vous est ainsi présentée en page 14.

Nous vous faisons voyager au cœur du musée, dans les collections, avec ceux qui en ont la charge. Dans la rubrique « Les coulisses du musée », André Delpuech et Paz Núñez-Regueiro nous racontent la vie du département des Amériques et les grandes missions qui sont les leurs : préserver, valoriser, étudier les œuvres qui leur sont confiées.

Enfin, nous avons choisi d'interviewer Nanette Jacomijn Snoep, commissaire scientifique de l'exposition « Exhibitions, l'invention du sauvage » qui nous rappelle quel a pu être, en d'autres temps, le regard que nous portions sur les hommes dont, aujourd'hui, nous admirons les arts et les civilisations.

★ Sommaire



★ La vie des Amis	p.2
★ Les coulisses du musée	p.4
★ L'exposition : « Exhibitions, l'invention du sauvage »	p.10
★ Les récentes acquisitions	p.14
★ Carte blanche à un Ami	p.17
★ L'agenda	p.19
★ Ils nous soutiennent	p.20

★ La vie des Amis

Depuis l'ouverture du musée, la société des Amis propose à ses membres entre trente et quarante rendez-vous chaque année : visites du musée du quai Branly ou d'autres institutions parisiennes, conférences et voyages, déjeuners et découvertes des coulisses du musée.

Un week-end à Anvers et Bruxelles

Dans le cadre des escapades et des voyages destinés à faire découvrir ou redécouvrir les grandes collections publiques d'arts premiers, la société des Amis a mis, en octobre dernier, le cap sur la Belgique. Au programme de ce week-end : Anvers et Bruxelles, sous un soleil d'été indien !

La visite du Museum Aan de Stroom d'Anvers, qui a ouvert ses portes au public il y a quelques mois, a été présentée par Chris de Lauwer, responsable des collections Asie, et par Annelies Valgaeren, conservatrice de la collection précolombienne Janssen. L'étonnant parti-pris muséographique a parfois dérouté les Amis. Les collections sont en effet intégralement présentées de façon thématique : la vie et la mort, le port mondial, la métropole et la démonstration de pouvoir.

Dans la section consacrée à la vie et la mort, la collection d'art précolombien Dora et Paul Janssen a tout particulièrement retenu l'attention des Amis : récemment transférée au MAS après avoir été visible ces dernières années au musée royal d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire de Bruxelles, elle est constituée de plus de 300 objets. On y retrouve des poteries en terre cuite maya du Honduras, de nombreuses et somptueuses pièces d'orfèvrerie, ainsi que des séries de figurines féminines en terre cuite provenant des hautes terres centrales du Mexique.

Le lendemain à Bruxelles, c'est justement le musée royal d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire attendait les Amis. Les dix salles Amériques présentées par leur conser-

vateur, Sergio Purini. Passionnant et passionné, ce spécialiste du Pérou a fait voyager les Amis durant plus de trois heures de l'Alaska à la Terre de feu. Un magnifique mât totem accueille les visiteurs à l'entrée du parcours. Cette œuvre a été produite en 2008 par des artistes du village Angidan, au Canada. Sergio Purini a pu, à cette occasion, évoquer le mât dit de l'Ours réalisé par cette même population, et qui est conservé au musée du quai Branly.

Après le déjeuner, le conservateur des collections Océanie Nicolas Cauwe a présenté la tête de l'Île de Pâques, dont un chantier de fouilles de plus de huit années a permis de retracer l'histoire.

Journée de découverte Dixième édition du Parcours des Mondes

Le samedi 10 septembre, par une belle journée ensoleillée, les Amis sont venus très nombreux pour parcourir la nouvelle édition du Parcours des Mondes, dans le quartier des Beaux-Arts à Saint-Germain-des-Prés. Visites de galeries, présentation d'objets par les marchands et discussions animées autour des œuvres ont rythmé la journée.

Ce parcours dans le Parcours fut cette année encore un franc succès !

Voyage en Angleterre - du 26 au 29 janvier 2012

En janvier, Philippe Peltier accompagnera les Amis pour un voyage « So British » ! Avant de rejoindre le tumulte



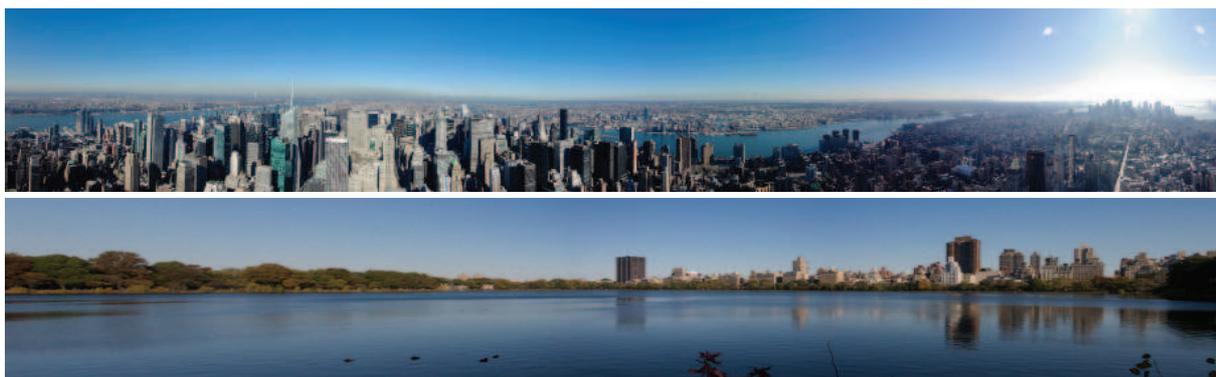
Museum aan de Stroom, Anvers



Musée royal d'Art et d'Histoire, Bruxelles : à gauche tête olmèque ; à droite les Amis en visite avec Sergio Purini



© Société des Amis, photo Sylvie Clouet



New York

©Richard Lee Vangas

de Londres, les Amis prendront une bouffée d'air frais des comtés de Norfolk et Suffolk, dans l'East Anglia. Loin de l'agitation de la capitale et pourtant à quelques heures seulement en train, les Amis pourront découvrir Ipswich et Norwich, deux villes typiquement britanniques. A Norwich, les Amis visiteront le Sainsbury Centre for Visual Arts. L'architecture très moderne du musée contraste avec le centre-ville, qui constitue la cité médiévale la mieux préservée de Grande-Bretagne. Les Amis seront accueillis par Steven Hooper - directeur de l'Unité de recherche. Réunies par Sir Robert et Lady Sainsbury, les pièces qui composent la collection proviennent notamment de Nouvelle-Zélande, des îles Fiji et des îles Cook et datent des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Les Amis passeront la nuit dans l'ambiance médiévale du Maid Heads Hotel, dont l'architecture date du XIII^e siècle, et où Elisabeth 1^{ère} aurait dormi une nuit de 1587.

Le lendemain, départ pour la vieille ville d'Ipswich dont l'atmosphère inspira William Shakespeare et Charles Dickens. A l'Ipswich Museum, les Amis découvriront une collection ethnographique qui est préservée dans son intégralité. Le trésor de cette collection est un manteau offert à James Cook par le roi Kamehameha d'Hawaï. Composé de 450 000 plumes aux couleurs vives, ce manteau date des années 1840.

Les Amis rejoindront Londres pour deux journées sur les traces du capitaine James Cook.

Au peu connu Cuming Museum, les attendront les collections que Richard Cuming constitua en s'inspirant

du capitaine Cook et du collectionneur Sir Ashton Lever. Quelques-unes des pièces présentées proviennent du Leverian Museum, dont un casque hawaïen en osier et plumes.

Le voyage s'achèvera par la visite des riches collections du Horniman Museum. Andrew Mills, assistant de conservation des collections Océanie, présentera la collection dont de nombreuses pièces proviennent des voyages de James Cook dans les mers du Pacifique, telle une pagaie de danse de l'île de Pâques datant de la première moitié du XX^e siècle.

Ce court séjour en Angleterre donnera un aperçu de la richesse des collections réunies par nos voisins Britons, et donnera l'envie de poursuivre avec eux la découverte d'objets d'arts premiers remarquables.

Voyage à New York - du 8 au 12 mai 2012

En attendant les beaux jours de mai, esquissons les étapes du voyage qui aura lieu à New York du 8 au 12 mai 2012 au moment de la Tribal Art Week. Les Amis, accompagnés par Aurélien Gaborit, responsable de collections Afrique, découvriront : « African Innovations » la nouvelle présentation des collections Afrique du Brooklyn Museum ; les collections permanentes d'Afrique et d'Océanie du Metropolitan Museum ; le Neuberger Museum ; le Rubin Museum ; de nombreuses galeries d'art et ainsi que des collections particulières.

C.D et M.F

Pour la photo de gauche ©Brooklyn
Pour la photo de droite ©Sainsbury Centre for Visual Arts Museum



Sakimatwemtwe, Brooklyn museum «Fishermen's god», Sainsbury Art Centre



Londres - la cathédrale Saint Paul et le pont du Millenium

©Westk

★ Les coulisses du musée

Plus de 200 personnes œuvrent à faire du musée du quai Branly l'un des lieux culturels majeurs de Paris. Nous vous invitons à pénétrer les coulisses du musée pour en découvrir les lieux, les équipes et les métiers. Dans ce numéro nous plongeons dans les coulisses de l'Unité patrimoniale Amériques. Interview d'André Delpuech, responsable de l'Unité patrimoniale, et de Paz Núñez-Regueiro, responsable de collections.

Véritable lien entre œuvres et public, le conservateur d'un musée est en charge des collections, afin de permettre aux visiteurs et chercheurs du monde entier de les découvrir et les étudier. Au musée du quai Branly, André Delpuech, responsable de l'Unité patrimoniale, est en charge du département Amériques. Il est assisté par deux responsables des collections, Paz Núñez-Regueiro et Fabienne de Pierrebourg.

En collaboration avec de nombreux autres services internes ou extérieurs au musée, ces trois acteurs s'investissent au quotidien au sein du musée comme au cours de missions à l'étranger pour découvrir, identifier et exposer des objets du continent américain.

Les œuvres au cœur du métier

Les responsabilités des conservateurs concernant les œuvres sont multiples, puisqu'ils ont à la fois en charge l'acquisition de nouveaux objets pour les collections, leur restauration et leur conservation, mais aussi leur étude et leur mise en valeur au musée.

L'acquisition d'une œuvre se fait souvent par le biais de professionnels du monde de l'art, comme les galeristes ou les conservateurs de musées. Dans cette optique de coopération internationale, l'importance d'un réseau professionnel est évidente

: rencontrer les conservateurs d'autres institutions, découvrir leurs collections, et en retour les accueillir, etc. Ces relations établies entre responsables de collections permettent de valoriser les pièces conservées au musée autrement que par l'exposition, à des fins de recherche et d'étude.

S'assurer de la bonne conservation des œuvres fait également partie des tâches les plus importantes des conservateurs. Vérifier le bon état des pièces, analyser d'éventuels besoins d'intervention pour les stabiliser en cas de dégradation : il s'agit d'un travail d'équipe avec le pôle Conservation-Restoration qui se concrétise au terme de fréquents dialogues avec les restaurateurs.

Une collection très riche

Les pièces qui composent la collection ethnologique et archéologique du musée proviennent en grande partie du Musée de l'Homme, qui les présentait au Palais de Chaillot à Paris et lui-même héritier du Musée d'ethnographie du Trocadéro. Aux 280 000 œuvres ainsi déplacées lors de l'ouverture du musée du quai Branly en 2006, s'ajoutent une partie des collections conservées dans l'ancien Musée des Arts d'Afrique et d'Océanie, désormais consacré à l'Histoire de l'immigration.

La présentation des œuvres sur le plateau des collections, qui rend les objets accessibles au public, est réalisée en fonc-



P.N.-R. et M.-L.B.: étude de bois archéologiques



Musée national archéologique de Lima pour l'exposition Paracas



Spatule taino

Photo de gauche © Société des Amis, photo Soline Clouhette, Photo au centre © musée du quai Branly, photo Jacques Bonnard

© musée du quai Branly, photo Claude Germain

Photo de gauche © musée du quai Branly, photo Daniel Ponsard
Photo de droite © musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Beron Jemmetton



Singe Xichipilli aztèque



Couteau de femme Yupik Inuit

tion des changements de vitrines successifs. Ces modifications muséographiques régulières sont autant d'occasions de montrer des œuvres jusque-là conservées en réserve. Les collections des Amériques sont en effet très importantes, puisqu'elles correspondent au tiers de l'ensemble des collections abritées au musée. Leur spécificité réside dans le fait qu'elles comprennent une part importante de pièces archéologiques, dont certaines datent du 4ème millénaire avant notre ère. De ce monumental ensemble d'objets, moins de 1% est exposé !

André Delpuech et Paz Núñez-Regueiro reviennent pour Jokkoo sur leurs responsabilités au sein de l'Unité patrimoniale Amériques du musée. Depuis l'acquisition, la conservation, l'étude et la mise en valeur des œuvres, jusqu'à leur rôle de médiateur auprès des publics, ils nous racontent la vie de leur département.

Vous êtes chargés de l'enrichissement des collections du musée. Comment se déroulent les acquisitions des œuvres ?

André Delpuech : L'acquisition de nouvelles pièces est une partie importante de notre travail, car elle a pour but de compléter les collections déjà présentées au musée. Nous sommes donc en permanence à la recherche de pièces intéressantes pour les collections, et devons pour cela développer un large réseau parmi les professionnels du monde de l'art et les collectionneurs. Les autres sources d'acquisition d'œuvres sont les ventes publiques, et les donations ou ventes de particuliers qui nous contactent directement.



Pour les deux photos © Société des Amis, photo Sylvie Crochetto

André Delpuech au laboratoire, projet de recherche sur la métallurgie inca

QUESTIONS À ANDRÉ DELPUECH



Quel est votre parcours ?

J'ai suivi une formation en archéologie préhistorique et débuté des recherches par cette thématique, à Paris puis Bordeaux. Puis j'ai travaillé en France dans le domaine de l'archéologie préventive. Il s'agissait de réaliser des fouilles sur des lieux où des autoroutes devaient être construites, pour s'assurer qu'aucun site archéologique ne soit endommagé lors des travaux. En 1992, j'ai créé le service régional archéologique de la Guadeloupe, où j'ai initié des fouilles et des projets de recherche sur l'histoire amérindienne et coloniale. Pendant trois ans, j'ai ensuite été chef de bureau pour la recherche archéologique au Ministère de la Culture, œuvrant pour la gestion et la politique de recherche archéologique nationale. Enfin, j'ai rejoint le quai Branly en 2005 où j'exerce depuis en tant que Responsable de l'Unité patrimoniale Amériques.

assurer qu'aucun site archéologique ne soit endommagé lors des travaux. En 1992, j'ai créé le service régional archéologique de la Guadeloupe, où j'ai initié des fouilles et des projets de recherche sur l'histoire amérindienne et coloniale. Pendant trois ans, j'ai ensuite été chef de bureau pour la recherche archéologique au Ministère de la Culture, œuvrant pour la gestion et la politique de recherche archéologique nationale. Enfin, j'ai rejoint le quai Branly en 2005 où j'exerce depuis en tant que Responsable de l'Unité patrimoniale Amériques.

Le métier de conservateur en quelques mots ?

A mon sens, c'est notre rôle de coordinateur qui est le plus important dans cette fonction, nous sommes l'interface entre le public et le monde de la recherche et de la conservation. Tout en étant des scientifiques, il nous faut donc avoir un goût pour la médiation.

Quelle est l'oeuvre qui vous touche le plus ?

J'aime tout particulièrement les trois masques Yupi'it du sud-ouest de l'Alaska, qui représentent un oiseau, un morse-caribou et l'esprit de la lune. Ces pièces ont été acquises en 2006 avec le soutien de la société des Amis du musée, et elles sont depuis exposées sur le plateau des collections permanentes. Il s'agit de plus importantes acquisitions que j'ai réalisées en tant que responsable de l'Unité patrimoniale, et leur arrivée au musée reste un moment fort pour moi.

Masque morse-caribou

Masque oiseau



Pour les deux photos © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urtado

★ Les coulisses du musée

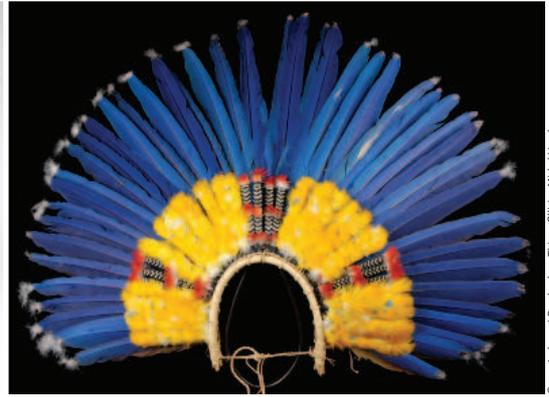


Photo de gauche © musée du quai Branly, photo Philippe Noisette
Photo au centre © musée du quai Branly, photo Thierry Olivier, Michel Uratob

Atelier : énigme de la momie péruvienne



Gobelet Cérémoniel inca-colonial



© musée du quai Branly, photo Thierry Olivier, Michel Uratob

Diadème Bororo

Chaque opération nécessite un travail d'investigation sur les pièces, ainsi qu'un dialogue au sein du département et avec le comité des acquisitions.

Paz Núñez-Regueiro : Des choix stratégiques guident nos décisions concernant l'acquisition. Par exemple, notre section ethnographique est particulièrement intéressante du fait qu'elle présente souvent une production sur plusieurs décennies en provenance d'une même région, et nous aimerions, au travers des nouvelles acquisitions, compléter ces collections qui sont d'une grande cohérence en raison de leur continuité. Chaque acquisition se fait au cas par cas, selon les opportunités qui se présentent et en tenant compte de la signification des œuvres pour les communautés actuelles, de leur qualité artistique, des prix. Le processus d'acquisition de pièces ethnographiques est cependant rendu ardu par le manque d'intermédiaires sur le marché. En ce qui concerne notre section, le marché est très restreint : il y a très peu de galeries d'art présentant des œuvres des Amériques, même sur place.

Quelles sont vos responsabilités par rapport aux œuvres conservées au musée ?

P.N.-R. : Nous nous assurons de la bonne conservation des objets, pour vérifier que l'état des pièces est stable, en collaboration avec le pôle Conservation-Restauration et la Régie du musée. Nous venons de finir par exemple un grand chantier de réinstallation et reconditionnement des collections, qui a permis d'analyser certains besoins en termes d'intervention pour stabiliser les objets. Cela nous permet de définir des choix d'intervention, au terme de discussion avec les restaurateurs.

Comment effectuez-vous les choix concernant l'aménagement des collections ?

P.N.-R. : Nous avons manifesté très tôt la volonté de modifier le parcours originalement mis en place, et qui présentait selon nous certaines incohérences. Outre notre envie de rendre le parcours le plus accessible possible, ces roulements de vitrines reflètent les besoins liés à la conservation des œuvres. Certaines pièces étant fragiles, elles ne peuvent pas rester exposées sur de longues durées sans que cela n'ait des conséquences sur leur état.

A.D. : Depuis l'ouverture du musée, 70 à 80% des vitrines du parcours ethnographique ont en effet été modifiées. La muséographie comprenait à la base quatre grandes parties, organisées selon des thèmes et qui mélangeaient différentes cultures et époques au sein des vitrines. Dès 2007, nous avons proposé une refonte du parcours pour le rendre plus facile à suivre. Cette nouvelle muséographie prend évidemment aussi en compte les collections acquises les plus récemment, et qui sont également mises en valeur. La section archéologique en revanche est restée peu modifiée au fil des ans.

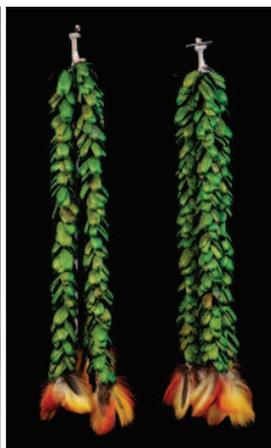
P.N.-R. : Il faut savoir que toute modification des vitrines entraîne un travail très long : sélectionner une pièce pour l'exposition nécessite par exemple des discussions préalables avec le pôle Conservation-Restauration. Le choix réalisé est ensuite validé par Yves Le Fur, directeur du Département du patrimoine et des collections. Il est enfin nécessaire de procéder au soclage des œuvres, d'adapter les cartels et la signalétique à la nouvelle mise en place.

A.D. : Tout cela, sans que le musée ne soit fermé !



Photo de gauche © musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Descoings
Photo au centre © musée du quai Branly

Support de harpon inuit



Pendant d'oreilles shuar



© musée du quai Branly, photo Cyril Zennetacci

Spectacle : Incantations du Chiapas et polyphonies de Durango.



Cape, XVIII^e siècle, Arkansas

Nous avançons donc pas à pas, modifiant les vitrines au fur et à mesure de manière à ne pas gêner les visiteurs.

Prévoyez-vous de poursuivre dans cette dynamique d'évolution de la muséographie ?

A.D. : Absolument. La prochaine étape concerne l'entrée du département des Amériques. Les vitrines y seront consacrées à l'Amérique noire, c'est-à-dire les zones où l'esclavage a été très important : les Caraïbes, Haïti ou encore le Brésil. Nous pensons notamment présenter de façon plus approfondie l'histoire des Marrons de Guyane, ces esclaves du XVIII^e siècle qui sont parvenus à s'enfuir, et se sont réfugiés dans la forêt environnante. La culture de ces groupes est très particulière, et leur art datant des XIX^e et XX^e siècles gagnerait à être mis en valeur.

P.N.-R. : A plus longue échéance, nous souhaitons également réaménager la section consacrée aux Andes préhispaniques, afin de la rendre plus facile d'accès et intelligible.

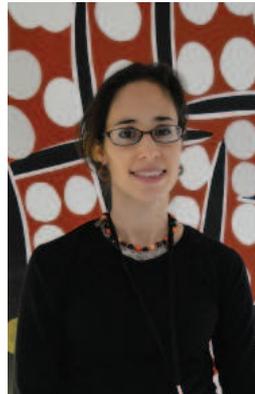
Quels sont les autres projets que vous menez en commun ?

P.N.-R. : En ce moment, l'établissement de l'inventaire définitif du musée est en cours. Cet important chantier doit être achevé à la fin de l'année prochaine. Il s'agit d'identifier toutes les pièces de la collection Amériques, c'est-à-dire 100 000 objets, en se basant sur la liste des pièces provenant du musée de l'Homme. Nous travaillons avec une société prestataire, qui recherche par exemple les origines des pièces dont le numéro d'inventaire est introuvable. Lorsqu'un objet manque à l'appel, il faut définir s'il a été perdu par le passé sans



P.N.-R. au laboratoire, étude d'objets précieux, projet sur la métallurgie inca.

QUESTIONS À PAZ NUNEZ-REGUEIRO



Quel est votre parcours ?

Après une classe préparatoire littéraire, j'ai étudié à l'École du Louvre, tout en menant en parallèle une licence d'égyptologie. Après avoir travaillé dans un musée d'art moderne en Italie, j'ai réalisé plusieurs vacations notamment, au musée du quai Branly et au Conseil International des Musées. Pour

suivant ma formation avec une maîtrise d'archéologie préhispanique et un DEA centré sur la culture Maya, j'ai passé le concours de l'Institut National du Patrimoine fin 2003. Après avoir suivi la formation de conservateur du Patrimoine, j'ai rejoint le musée du quai Branly en juillet 2005.

Le métier de conservateur en quelques mots ?

De la passion tout d'abord ! Je pense aux objets ensuite, ces archives qui enregistrent l'histoire à un moment donné, et qui sont si précieuses. Le public enfin, bien évidemment, sans lequel un musée n'est rien.

Quelle est l'oeuvre qui vous touche le plus ?

La collection permanente présente une série de costumes de la danse de la diablada du carnaval de Oruro, acquis dans le cadre d'une collaboration à distance avec le musée national d'ethnographie et du folklore de La Paz en Bolivie. Cette démarche, qui s'est inscrite dans un projet collectif, a mené à une rencontre très intéressante et fructueuse qui se poursuit à ce jour.

Vitrine présentant les costumes de la danse de la "Diablada"



© musée du quai Branly, photo Cyril Zarnetacci

★ Les coulisses du musée



© Société des Amis, photo Sylvie Cochetto

Étude des objets archéologiques en bois du Nord du Chili



Quetzalcoatl serpent aztèque



Photo au centre © musée du quai Branly, photo David Uffner et Photo de droite © musée du quai Branly, photo Philippe Noirotte

Démonstration de tissage

que cela ne soit notifié, et dans le cas contraire le retrouver. Un nouveau numéro d'inventaire est parfois apposé, car tous les objets doivent être identifiés et photographiés pour des raisons d'organisation et des contraintes légales. Le fait que les œuvres soient bien documentées, disponibles visuellement sur le site et identifiées rend en outre leur gestion très efficace.

Et individuellement ?

A.D. : Je mène actuellement un projet concernant les zones Amazonie et Caraïbes : il s'agit de l'étude des collections Royales d'Amérique du Sud, collectées depuis le XVI^e siècle. Ces collections d'Ancien Régime sont rares, et peu ou mal documentées ; il y a donc un gros travail d'identification, de documentation et de contextualisation des œuvres à effectuer. J'investis également beaucoup de temps sur les Amériques noires en vue d'acquisitions.

PN.-R. : Je travaille pour ma part sur les textiles préhispaniques, en collaboration avec le British Museum et Christophe Moulherat, qui est chargé d'analyse au musée. Un autre projet de recherche est en cours, sur la métallurgie en Amérique du Sud depuis les périodes préhispaniques jusqu'au début du XX^e siècle. Enfin, je mène différentes études sur la culture matérielle de Patagonie.

Vous participez ponctuellement à des missions à l'étranger. Quelle est celle qui vous aura le plus marqué ?

PN.-R. : L'année dernière, je suis partie trois semaines au Chili, pour participer à un congrès d'anthropologie. Lors de ce

déplacement, j'ai pu présenter les travaux que nous menons, visiter les musées et collections sur place et rencontrer des partenaires potentiels. Les liens ainsi établis mènent à des collaborations, qui nous permettent d'accueillir des chercheurs pour qui les pièces conservées ici ont un intérêt des plus importants.

A.D. : En avril 2010, j'ai été envoyé en Haïti après le tremblement de terre dévastateur qui avait eu lieu quelques mois plus tôt. J'avais pour mission de visiter les lieux et rencontrer les autorités locales pour faire le point sur la situation du patrimoine et des musées après cette catastrophe. Il s'agissait ensuite d'exposer cet état des lieux au travers d'un rapport de mission, assorti de propositions. Découvrir les villes ravagées et le patrimoine culturel d'un pays gravement abîmé reste une expérience extrêmement marquante. Cette mission s'est déroulée dans le cadre de mon activité parallèle, au Ministère de la Culture, mais les enjeux liés à cet événement restent en relation étroite avec mes fonctions au musée.

Quelles relations entretenez-vous avec les différents publics fréquentant le musée ?

A.D. : Nous œuvrons au quotidien pour les visiteurs, à qui nous transmettons un savoir au travers des pièces exposées, et des choix de muséographie. En collaboration étroite avec la Direction des Publics, nous travaillons également à l'élaboration des audio-guides, et du contenu multimédia intégré au parcours. Les vidéos explicatives proposées au fil des collections sont ainsi le fruit de cette coopération, où nos connaissances scientifiques sont mises au service des visiteurs



© musée du quai Branly, photo Cyril Zambetti

Spectacle. Caminos Morenos, noirs chemins du baroque



Napperon mixtèque

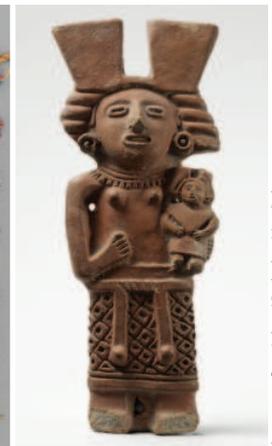


Photo au centre © musée du quai Branly, photo Aïcha Roches Photo de droite © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Urnado

Figurine religieuse, Cihuacoatl, aztèque

dans un discours le plus intelligible possible.

PN.-R. : La mise en valeur des œuvres correspond en effet à la face visible de notre travail ; nous touchons également les visiteurs par le biais des conférenciers que l'on rencontre lorsque de nouvelles vitrines sont aménagées. Répondre à leurs questions permet par la suite d'informer les visiteurs de manière efficace. La majorité des contacts directs que nous entretenons avec des acteurs extérieurs au musée concernent les chercheurs étrangers et les étudiants en archéologie ou en histoire de l'art, qui demandent régulièrement à consulter des pièces conservées dans les réserves. Les accueillir, leur permettre d'approfondir leurs recherches grâce à une manipulation des œuvres, est une manière de donner vie aux collections qui ne sont pas exposées.

A.D. : Les liens que nous tissons avec des collègues chercheurs sont effectivement précieux. Leur permettre d'accéder aux œuvres conservées ici fait donc partie de nos priorités, et nous les accueillons souvent nous-mêmes dans les réserves, après avoir sélectionné ensemble les pièces qu'ils peuvent consulter. Cela se fait toujours au cas par cas, selon leurs projets et disponibilités.

PN.-R. : Je suis en outre la représentante du département auprès du pôle Connaissance des publics et le pôle Accessibilité, avec qui nous travaillons pour développer l'accueil de publics en situation de handicap. Les membres des différents services se retrouvent au cours de réunions où sont étudiés les besoins et retours des visiteurs, afin d'affiner notre connaissance des publics.

Quel est à votre avis l'aspect le plus important du métier de conservateur ?

PN.-R. : A mon sens, il est fondamental de faire vivre les collections de toutes les manières possibles : en les faisant découvrir aux différents publics du musée, mais aussi aux chercheurs étrangers. Les membres des communautés américaines d'où proviennent les pièces sont également prioritaires en ce qui concerne l'accès aux œuvres : leur permettre de les observer et de les manipuler est très important pour nous.

A.D. : C'est vrai, donner une nouvelle vie aux objets qu'abrite le musée est primordial. Ce renouveau s'exprime notamment au travers de la découverte scientifique : grâce au développement des techniques il devient possible d'analyser les œuvres – et les artistes – avec toujours plus de justesse. Les évolutions de la science, qui permettent par exemple de dater un objet ou d'en analyser les matériaux, nous en apprennent beaucoup sur les savoir-faire et les cultures anciennes. Les pièces servent alors la mémoire des peuples disparus ou qui ont perdu une partie de leur culture.

PN.-R. : L'ensemble de nos tâches correspond en outre à un vrai travail d'équipe, et la collaboration des conservateurs et d'autres acteurs du musée est absolument nécessaire au bon fonctionnement du département.

Propos recueillis par Coralie Duperrin

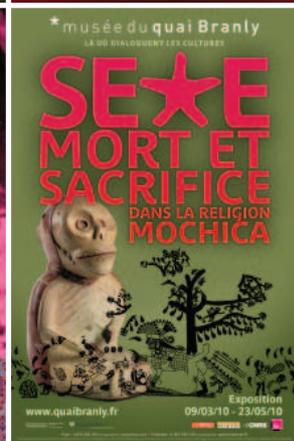
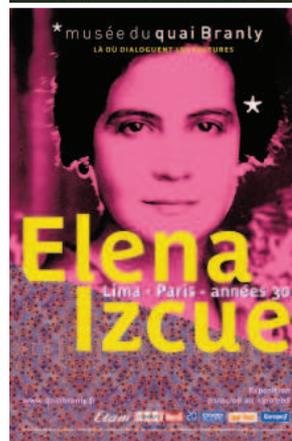
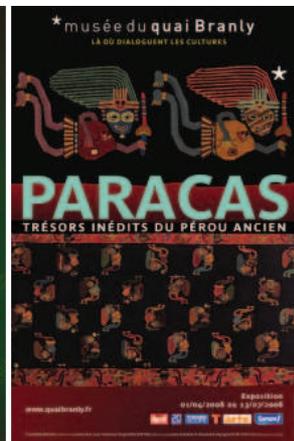
A.D.: André Delpuech

PN.-R.: Paz Núñez-Regueiro

M.-L.B.: Marie-Laurence Bouvet

LES POINTS FORTS DE LA COLLECTION

- Les collections dites Royales, d'Amérique du Nord et du Sud, sont exceptionnelles de par leur ancienneté : ces collections datent du XVIII^e siècle, ou plus tôt encore, ce qui est relativement rare.
- La collection Arctique notamment en ce qui concerne les régions du Groenland et de l'Alaska.
- Au sein de la collection Mésoamérique, l'ensemble Aztèque est significatif.
- Les collections archéologiques collectées anciennement au Mexique et au Pérou sont importantes.
- L'ensemble Amazonien fait également partie des points forts des collections du quai Branly.
- La collection archéologique et ethnologique de Patagonie se démarque par sa variété et son importance numérique.



LES EXPOSITIONS TEMPORAIRES

- 2011 : Maya, de l'aube au crépuscule
- 2010 : Sexe, mort et sacrifice dans la religion Mochica
- 2009-2010 : Teotihuacan, cité des Dieux
- 2008 : Paracas, trésors inédits du Pérou ancien
- 2008 : Elena Izcue, Lima-Paris années 30
- 2007 : Premières nations, collections royales
- 2007 : «Le Yucatan est ailleurs», expéditions photographiques de Désiré Charnay



L'exposition

Interview de Nanette Jacomijn Snoep, responsable de l'Unité patrimoniale des collections Histoire et commissaire scientifique de l'exposition « Exhibitions, l'invention du sauvage », aux côtés de Lilian Thuram et Pascal Blanchard



Lilian Thuram au musée, l'idée peut surprendre, comment est née cette exposition ?

Il y a deux ans, Lilian Thuram, fondateur et président de La fondation « Education contre le racisme », a proposé à Stéphane Martin une exposition s'intitulant « Exhibitions – Mille images commentées par Lilian Thuram ». Il souhaitait présenter une histoire des exhibitions humaines au xx^e

siècle et une réflexion sur les origines et les mécanismes du racisme. Cette idée était le fruit de sa collaboration avec l'historien Pascal Blanchard, qui étudie depuis plus de vingt ans le phénomène des « zoos humains ». Lorsque j'ai été sollicitée par Stéphane Martin pour faire le commissariat de cette exposition avec Lilian Thuram et Pascal Blanchard, je connaissais déjà bien cette histoire car elle est aussi représentée dans la collection dont je suis responsable, en lien avec l'histoire de l'expansion européenne. J'ai alors proposé de faire de l'espace de l'exposition un théâtre, avec sa scène et ses coulisses, car l'histoire des exhibitions est l'histoire du Spectacle de la Différence, de l'invention d'une Altérité. J'ai donc voulu créer des conditions de mise à distance, les « coulisses » (ou espaces documentaires), pour maîtriser l'émotion provoquée par ces oeuvres-images parfois violentes et spectaculaires. Pour moi, il était important de faire cette mise à distance pour ne pas reproduire la logique du « zoo humain » tel qu'il était pratiqué dans le passé.

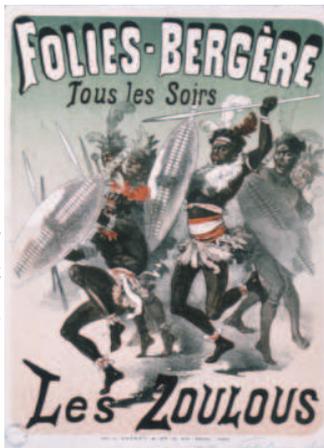
Il fallait aussi *individualiser* tous ces hommes, femmes et enfants anonymes et exhibés pendant des siècles et qui se sont trouvés un jour sur scène car ils étaient tout simplement considérés comme Différents. En donnant des noms à des anonymes, en informant le visiteur de l'exposition sur leurs vies, on leur rend un peu de dignité. Le « sauvage », cet Autre qui n'est pas comme nous, n'est qu'une création mentale, une invention. Cette exposition propose donc une réflexion sur nous-mêmes, sur notre regard, d'où la raison pour laquelle nous trouvons dans cette exposition autant de miroirs.

Comment s'est déroulée la collaboration avec Lilian Thuram et Pascal Blanchard ?

Initiateur de l'exposition, Lilian Thuram en est le commissaire général. Tout au long de la préparation il a en quelque sorte arbitré entre l'approche de Pascal Blanchard, historien spécialisé des zoos humains du XIX^e et du XX^e siècle, et la mienne, conservatrice et anthropologue. Pascal Blanchard avait une appréhension globale du phénomène tandis que je voulais, d'un point de vue plus personnel, m'attacher aux histoires et aux parcours humains, pour rendre hommage aux personnes exhibées mais aussi pour permettre aux visiteurs de s'identifier à ces gens. J'ai voulu aussi faire une introduction historique dans cette exposition car le phénomène de la mise en spectacle de l'Autre est aussi ancien que l'humanité. Ce sont nos différents regards qui ont permis d'enrichir le travail.

Ce projet mobilise également de nombreuses autres personnes. Une soixantaine d'auteurs ont participé au catalogue, le Département des Publics a travaillé

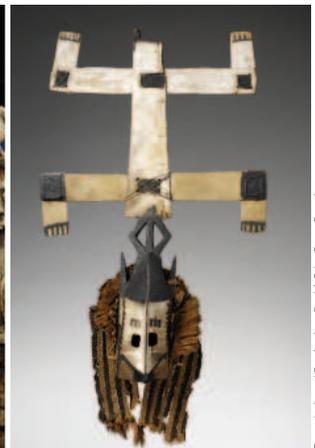
Photo de gauche : © Groupe de recherche Achebe, Paris / coll. part. / DR
Photo au centre : © musée du quai Branly, photo Cypri Zannettacci



Affiche, lithographie



Pascal Blanchard, Nanette Snoep et Lilian Thuram



Masque anthropo-zoomorphe

© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Descléris

sur l'audio-guide, a réalisé ce livre d'or électronique permettant aux visiteurs de poser directement des questions aux commissaires. Le salon de lecture Jacques Kerchache nous a apporté son concours en mettant en place une programmation autour de l'exposition tandis que la Direction de la Recherche organise un colloque autour du thème de l'exposition. La Régie a géré les nombreux prêts parfois très complexes, les restaurateurs ont restauré certaines œuvres, Marc Henry, chargé de production audiovisuelle et multimédia, a réalisé avec nous les multimédias mais c'est surtout Anne Behr, chargée de la Production de cette exposition qui a coordonné ce projet du début jusqu'à la fin.

Pouvez-vous détailler les différentes missions qui furent les vôtres ?

Mon rôle est lié à la muséographie de l'exposition : créer le parcours et son discours, chercher les objets, concevoir les multimédias, rédiger les textes, etc. Pendant deux ans, il a fallu mener de front l'élaboration d'une liste d'œuvres et la recherche sur les exhibés qui sont présentés dans l'exposition.

La recherche d'œuvres concernait des peintures, des photos, des affiches, des sculptures, etc. Les objets en trois dimensions ont été plus difficiles à trouver car les musées ont peu constitué de collections de culture populaire. Il a fallu dépenser beaucoup d'énergie pour en trouver, parsemés dans le monde, la majorité provenant de collections privées.

Le processus d'identification a été le plus important et le plus difficile. Il fallait trouver des images et des objets réalisés dans le contexte des exhibitions et directement associés aux spectacles. Nous nous sommes aussi retrouvés avec tout un corpus d'images qui n'étaient pas identifiées comme telles avant notre recherche. D'autre part, il fallait lever l'anonymat et, dans certains cas, retrouver les courtes biographies de ces hommes, femmes et enfants exhibés. Ce travail était très long.

Cinq continents et cinq siècles d'histoire constituent un champ infiniment large pour une exposition, comment avez-vous traité le sujet ?

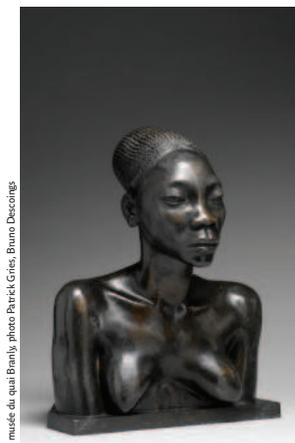
Le projet initial de Lilian Thuram et Pascal Blanchard traitait du phénomène des zoos humains, qui s'étend de

la seconde moitié du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle. Je voulais que l'exposition porte également sur les origines de cette volonté de mettre en scène l'Autre, qui est un phénomène ancien.

Le premier acte est véritablement une introduction historique, qui commence avec la Découverte du Nouveau Monde où de nombreux Amérindiens sont amenés en Europe pour y être exhibés. Nous évoquons bien sûr Christophe Colomb et ses premiers voyages, desquels il revient avec un nombre d'Indiens toujours plus important pour les présenter à la Cour d'Espagne. Les grands explorateurs de cette époque veulent montrer qu'ils ont été là-bas : les hommes exotiques qu'ils amènent en Europe en sont des preuves ! Nous sommes dans une sorte de cabinet de curiosités vivantes.

Quand nous abordons le XIX^e siècle, nous changeons de registre : le regard porté sur les curiosités change radicalement. L'histoire de Saartjie Baartman, la Vénus Hottentote, qui ouvre ce deuxième acte, incarne ainsi l'image du sauvage, d'une bête de foire. Tous les fantasmes sur les femmes Africaines se développent, notamment pour celles de la région du Cap qui sont considérées comme des bêtes sexuelles. Il faut aussi rappeler qu'à cette époque les Européens n'étaient pas habitués à voir des femmes à moitié dénudées ou plus simplement à voir des personnes différentes d'eux physiquement ou culturellement. Alors que l'élite, surtout, était auparavant concernée par ces rencontres avec l'Autre, désormais le public du XIX^e siècle s'élargit. C'est aussi que les scientifiques vont s'y intéresser de plus en plus. Le XIX^e siècle est aussi le siècle de l'anthropologie naissante et le développement des théories raciales, de la science qui classe, rationalise et hiérarchise la société toute entière. Les freaks exotiques sont rejoints par les freaks physiques : exhibition d'enfants trisomiques, d'hommes troncs, de siamois. Ces spectacles qui mettent en scène l'Autre sont le reflet de ce rapport de domination.

Dans le troisième acte, nous montrons comment le spectacle exotique se professionnalise et qu'il y a de plus en plus de spectateurs. On y montre aussi la frontière parfois tenue entre exhibé et artiste. En effet, certains exhibés sortent de ce carcan imposé pour mettre en scène leurs compétences et leurs pratiques culturelles. On connaît cette peinture de Degas, qui n'a malheureusement pas pu



© musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Desoings

Nito, femme Yogo



Caravane égyptienne



Portrait du chef indien «Maun-gua-daus»

Photo au centre © Groupe de recherche Achac, Pinar / coll. part / DR
Photo de droite © musée du quai Branly, photo Patrick Gries, Bruno Desoings



Pour les deux photos de gauche © Groupe de recherche Achaic, Paris / coll. part / DR

Village noir, séance de vaccination



© National Portrait Gallery, London / National Museum Cardiff / Captain Cook Memorial Museum, Whitby

Omaï, Sir Joseph Banks et le Dr Solander

nous être prêtée, mettant en avant les performances de l'acrobate antillaise Miss Lala. Ce n'est qu'en étant attentif à la peinture qu'on se rend compte de la couleur de sa peau. Pour Degas la couleur de la peau de Miss Lala, son « exotisme » n'avait plus aucune importance, c'était sa performance. Il faut comprendre que certaines personnes allaient aussi en Europe pour s'exhiber ce qui leur permettait de pratiquer leur culture et de la transmettre à leur descendance. Ce qui est le cas de certains Indiens venus avec Buffalo Bill, alors qu'on était en pleine guerre indienne en Amérique, qu'il leur était interdit de laisser pousser leurs cheveux ou d'exécuter certaines danses.

Le quatrième acte parle véritablement du phénomène du zoo humain qui s'étend de la seconde moitié du XIX^e siècle au début du XX^e siècle. Une première partie sur le Jardin d'acclimatation, dès 1870, qui reconstitue en extérieur des villages entiers. Le musée du quai Branly possède un fond très important de photographies du Jardin d'acclimatation de Paris. La deuxième partie est axée sur la figuration de milliers d'exhibés dans les expositions coloniales et Universelles. Ce phénomène a perduré longtemps, comme le montre l'Exposition coloniale de Vincennes de 1931, où ont été présentés des danseurs dogons. Les masques et les costumes qu'ils portaient sont aujourd'hui conservés au musée du quai Branly. Deux d'entre eux sont présentés. On quitte l'exposition par un tunnel de plus de trois cent petits documents, publicités, presse illustrée, mais surtout des cartes postales, achetées lors des expositions, envoyées par les visiteurs à leurs familles et amis, véritables souvenirs de cette époque.

Cette exposition, que vous avez voulue telle un cabinet de curiosité des temps modernes, crée l'étonnement chez le spectateur. Entre œuvres et documents, comment avez-vous abordé l'éclectisme des pièces ?

La première partie introductive réunit principalement des tableaux. On y trouve notamment la première huile sur toile d'Esquimaux qui furent enlevés par un voyageur Hollandais au XVII^e siècle et par la suite montrés au Danemark. Ou encore un portrait d'Omaï, un Tahitien que James Cook a ramené en 1774, œuvre de William Perry.

Omaï était le stéréotype du « bon sauvage » que toute la noblesse de l'époque voulait rencontrer. Pour permettre aux gens de « voyager » on créa même un spectacle en son honneur avec des décors et costumes somptueux. Pour rappeler l'idée du cabinet de curiosités, nous présentons au centre de cette première partie, une « sirène », constituée d'une petite tête sculptée associée à une queue de poisson, objet typique des collections de curiosités de l'époque. Ici

LA VÉNUS HOTTENTOTE (1789-1815)

Sawtche est née dans la province du Cap vers 1789, où elle est l'esclave d'un fermier Afrikaner. Elle fut emmenée en 1810 en Angleterre pour être exhibée à Londres, où elle fut renommée Saartjie (petite Sarah en Afrikaner) Baartman. Pendant près de quatre ans elle est mise en scène dans les théâtres, les foires, montrée comme une bête, peu vêtue, ses différences physiques mises en avant, la taille de ses fesses et la déformation de son sexe, et obligée d'adopter certaines attitudes, etc.

Au cours du procès à l'encontre de son spectacle on lui demanda si elle souhaitait arrêter. Elle répondit que non mais qu'elle voulait être payée, ce qui n'avait pas été le cas jusqu'alors. Cette femme n'avait qu'un choix limité de possibilités, retourner chez elle en Afrique du Sud, où la situation géopolitique avait entraînée une série de guerre entre les peuples Xhosa et les autorités coloniales du Cap, ou rester en Europe se faire humilier.

Quelques temps après, en 1814, on la retrouvera à Paris. Cuvier, zoologiste du Museum d'Histoire Naturelle, l'invitera pour l'étudier et la comparera à un singe. Lorsqu'elle mourut en 1815, vraisemblablement de maladie, elle est disséquée et seront gardés son squelette, son cerveau et ses parties génitales dans du formol. Un moulage en plâtre fût également réalisé, qui sera par la suite exhibé pendant une centaine d'année au musée de l'Homme. Ce n'est qu'en 1974 que le moulage ainsi que son squelette seront retirés de la salle d'exposition et seulement en 2002 que ses restes seront rendus à l'Afrique du Sud.

on cherche à mettre en évidence les mécanismes de la création de l'image du Sauvage, de l'Autre.

Le deuxième acte est introduit par Saartjie Baartman, la Vénus hottentote, autour de laquelle nous avons eu une longue discussion entre commissaires : devons-nous montrer son moulage (toujours au Museum) tandis que ses restes ont été rendus à l'Afrique du Sud depuis 2002? Nous avons finalement décidé de montrer juste son ombre projeté sur le mur. Une petite peinture de Saartjie, jamais exposée et spécialement restaurée pour « Exhibitions, l'invention du sauvage » l'accompagne. Ensuite, pour montrer comment petit à petit la science entre dans les foires et les lieux d'exhibitions, nous présentons des bustes : des moulages en plâtre du Museum d'Histoire naturelle, des cires du musée forain de Paris, du musée de la médecine de Bruxelles et d'une collection particulière, utilisés pour la science dans un esprit d'étude (observer, mesurer, mouler, etc.) puis dans les foires afin d'amuser et d'instruire la population.

Le troisième acte porte sur le théâtre exotique. Une grande part est consacrée aux affiches de théâtre et de cirque, notamment celles de Jules Chéret (1836-1932). Ce très populaire artiste-peintre et lithographe français a eu une influence sur les artistes de son époque. Enfin la dernière partie propose des éléments provenant des expositions coloniales et Universelles : affiches, photographies, bustes et même un automate.

Qu'est ce qui vous a le plus ému dans cette exposition ?

La partie historique, la découverte des parcours humains, des histoires individuelles ! Découvrir petit à petit, rassembler les pièces d'un puzzle, réussir à mettre un nom et lever l'anonymat pour construire une petite biographie. Toutes ces « petites » histoires m'intéressent beaucoup.

Ce qui est important, c'est de toujours donner, redonner, une identité, ou du moins une information sur chaque individu représenté. Les cartels indiquent un nom, un lieu de naissance, les endroits où la personne a dansé, et même si ce ne sont que quelques mots, ils les font redevenir des individus. Je ressens une grande responsabilité morale concernant cette exposition qui retrace l'histoire des exhibés et leur redonne la parole.

Quelle est votre pièce préférée de l'exposition ?

Le tableau d'Antonietta Gonsalvus par l'artiste Lavinia Fontana de 1585 est à mes yeux une œuvre majeure. Je suis très heureuse que le musée du château de Blois nous l'ait prêté. L'artiste a peint Antonietta Gonsalvus avec beaucoup de tendresse et de respect, la rendant jolie, alors que cette jeune fille qui avait hérité de la malformation de son père, était entièrement velue. Avec sa famille, ils ont été exhibés dans les différentes cours d'Europe, leur malformation et leur origine des Canaries les rendant doublement exotiques.

Propos recueillis par Mathilde Fayoux

L'exposition «Exhibitions, l'invention du sauvage» se tiendra jusqu'au 3 juin 2012.

CHRONOLOGIE

1493 : Christophe Colomb repart des Amériques avec dix Indiens tainos

1613 : François de Razilly revient du Brésil avec six Indiens tupinambas

1774 : Omai arrive avec le Capitaine Cook en Angleterre

1810 : Saartjie Baartman, la « Vénus Hottentote », arrive à Londres

1815 : Mort et dissection de Saartjie Baartman

1841 : P.T. Barnum installe son American Museum à New-York

1844 : Deux Indiens botocudos du Brésil arrivent à Paris.

1853 : Une troupe de treize Zoulous arrivent à Londres

1859 : Darwin publie « De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle »

1860 : Début de l'exhibition de William Henry Johnson « What is it ? », le premier freak afro-américain

1874 : Carl Hagenbeck se lance dans les exhibitions ethniques – Barnum arrive en Europe

1877 : Exhibitions de Nubiens et d'Inuits au Jardin d'acclimatation de Paris

1879 : Farini présente des Zoulous et des Bushmen

1883 : Première apparition de Krao le « Chaînon Manquant »

1884 : Début de la tournée des Aborigènes d'Australie

1886 : Buffalo Bill engage des Indiens sioux pour ses spectacles

1889 : Exposition Universelle de Paris. Les Kanaks sont exhibés pour la première fois en Europe

1897 : Exposition Internationale de Bruxelles et décès de sept Congolais

1904 : Louisiana Purchase Exposition de Saint-Louis (USA) et exhibition d'Ota Benga, Pygmée du Congo

1906 : Rencontre entre Auguste Rodin et Hanako à l'Exposition Coloniale de Marseille

1931 : Exposition coloniale Internationale de Paris – Exhibition de Kanaks au Jardin d'Acclimatation

1958 : Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles



Carte postale

★ Les récentes acquisitions

Depuis 2002, la société des Amis s'est engagée sur trois axes : enrichir les collections du musée, participer à leur valorisation, soutenir la recherche. Nous sommes heureux de vous présenter une sculpture rituelle des îles Kei et Tanimbar acquise grâce à Antoine Zacharias, Grand Bienfaiteur de la société des Amis.

Océanie

Sculpture rituelle des îles Kei-Tanimbar, Moluques du Sud, mer de Banda et d'Arafura
Bois, 37 x 9 cm

Henri Geurtjens et Petrus Drabbe furent les deux missionnaires de la mission du Sacré-Cœur installés à Kei et à Tanimbar au début du ^{xx}e siècle qui s'intéressèrent aux habitants et aux objets des Moluques orientales.

Cette statuette rituelle fut collectée par Henri Geurtjens entre 1903 et 1922. A son retour en Europe, elle fut conservée au musée des missionnaires Volkenkundig à Tilburg, dont le père Geurtjens fut le premier directeur. Herman de Vries, charpentier de la mission entre 1945 et 1970, acquit l'objet dans les années 1970. Le musée ferma en 1986 et les objets restants trouvèrent asile au Nijmegen Museum.

On peut supposer une fonction rituelle à cette statuette dans la position dite de « l'homme assis ». La plupart de ces sculptures offrent un refuge aux ancêtres dont le culte est vivace. Elles forment parfois un couple. En pierre, placées à l'entrée des villages ou dans les champs elles assurent la protection des habitants ou de la récolte. En bois, elles sont

placées dans les maisons.

La cérémonie durant laquelle les statues étaient utilisées est liée au processus vital de régénération. C'est à la lumière d'une conception cosmique duelle que les habitants de Kei et Tanimbar vivent leur vie rituelle. Le soleil et la terre ou la lune représentent traditionnellement deux aspects des divinités les plus hautes, à partir desquelles se basent les contrastes présents dans le monde : masculin-féminin, chaud-froid, vie-mort. Ainsi lors des semailles, les hommes chassent, l'action de tuer procurant à la terre la chaleur nécessaire pour assurer une bonne récolte. Le soleil, la chaleur, la chasse sont liés au masculin et fonctionnent en opposition avec la terre, le froid, la naissance qui appartiennent au féminin.

Les objets de Kei et de Tanimbar sont rares. Ceux qui sont parvenus en Occident sont aujourd'hui pour la plupart dans les collections publiques néerlandaises et allemandes. Néanmoins, le musée du quai Branly conserve deux magnifiques objets, une proue de bateau et un autel tavu.

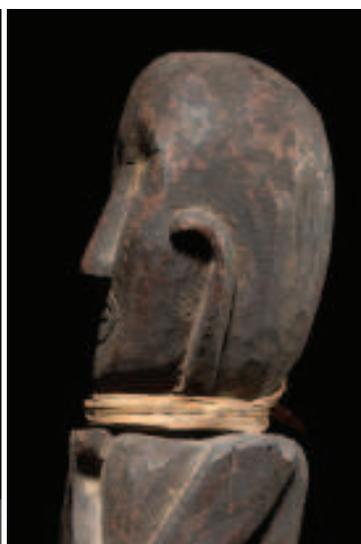
Cette sculpture trouvera sa place en Insulinde, dans la vitrine de « l'Homme assis » entre l'autel de Leti et les korwar de la baie de Cenderawasih.

C.M.



Deux images à gauche © Bruce Franck

Sculpture rituelle des îles Kei-Tanimbar, et détail.



Effigie d'ancêtre Leti



Statuette assise Cenderawasih

Deux images à droite : © musée du quai Branly, photo Thierry Ollivier, Michel Utrabo, Patrick Gros, Benoît Janneton



© Guy Stresser-Péan

Tisserande Otomi, Santa Ana Hueytlalpan, Hidalgo, 1973



Ceinture mixte (oaxaca)



Ceinture nahua (centre du Mexique)

© musée du quai Branly

Amériques

Ensemble d'environ 660 textiles et objets de danse
L'ancienne collection Guy et Claude Stresser-Péan
Mexique
xx^e siècle
N° 70.2011.21

Cet ensemble exceptionnel, en excellent état de conservation, est composé de 533 textiles du Mexique, provenant de divers groupes de l'Etat de Oaxaca, du centre du Pays (Nahua, Otomi et Tepehua) et de l'Occident (Huichol et Cora). Il inclut également quelques instruments de musique, masques et ornements de danse. Ce don vient compléter les collections ethnographiques mexicaines déjà existantes du musée du quai Branly.

Reflète d'une minutieuse ethnographie de terrain débutée au Mexique en 1936, les collections constituées par le couple Stresser-Péan témoignent des transformations techniques, iconographiques et idéologiques qui se sont opérées durant le xx^e siècle.

D'un point de vue historique, la collection relève des grands ensembles collectés au xx^e siècle par des chercheurs formés par Paul Rivet, comme ce fût le cas de Guy Stresser-Péan. Elle complète l'ensemble donné par Guy

et Claude Stresser-Péan au musée de l'Homme puis au musée du quai Branly en 1937.

Elle est documentée par les nombreuses publications de Guy Stresser-Péan et par le premier tome de l'histoire des textiles mexicains publié par Claude Stresser-Péan : *Des textiles et des hommes, une perspective historique du vêtement indigène au Mexique* (Riveneuve édition, Paris 2011).

Par sa qualité et son exhaustivité, cette collection connaît peu d'équivalents. Le Museo Nacional de Antropología de México conserve une importante collection d'ethnologie mexicaine dans laquelle on trouve des pièces similaires. En Europe, le Rijksmuseum voor Volkenkunde de Leiden conserve une collection de quelques centaines de vêtements du Mexique dont certains sont proches des pièces de la collection Stresser-Péan.

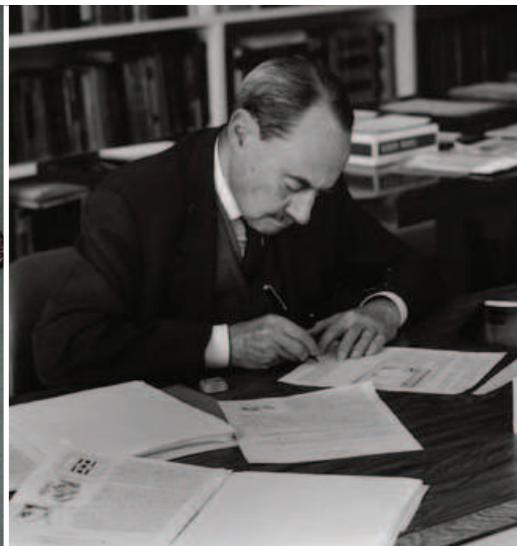
Les textiles mexicains conservés au musée du quai Branly forment une collection de référence que ce don complète de façon pertinente. Citons les pièces triquis, qui étaient jusqu'à présent totalement absentes de l'ensemble de textiles provenant de l'état de Oaxaca.

Les textiles du centre du Mexique sont les mieux représentés. Parmi les 255 textiles nahuas, beaucoup datent



© musée du quai Branly

Quexquemil tepehua 1910



© Claude Stresser-Péan

Guy Stresser-Péan dans sa bibliothèque, Mexico, D.F., 1993

★ Les récentes acquisitions



Pour toutes les photos © musée du quai Branly

Petit sac huichol, 1885

Sandales en Ixtle, nahua

Tabliers et caleçon du volador, Nuhua

Rubans, Guatemala

de 1972. Toujours dans le centre du Mexique, les collections otomi et tepehua sont nettement plus variées car elles ont été collectées dès les premiers terrains de Guy Stresser-Péan en 1937. Parmi eux, nous pouvons noter le nombre élevé de quexquemiltl, ce rectangle qui se porte sur les épaules, les deux pointes tombant sur le buste devant et derrière. L'un d'entre eux est daté de 1910. Ce vêtement d'origine préhispanique (comme le montrent les sculptures aztèques) tend à disparaître de nos jours.

Autre collection de référence, la collection huichol du musée du quai Branly est une des plus anciennes avec celle conservée au musée d'ethnographie de Berlin. L'une a été collectée entre 1896 et 1900 par Léon Diguët, l'autre en 1905 par Konrad Theodor Preuss. Depuis la visite de Diguët et de Preuss, les Huichols ont transformé très rapidement leur artisanat, jusqu'à offrir des œuvres au public friand du « Pop Art ». Aussi, il est très important de suivre la trajectoire huichol depuis l'arrivée de Diguët à nos jours. C'est ce que permettent, à travers l'exemple des textiles, les cinquante-quatre pièces huichol de ce don.

Remarquons aussi une petite musette de 1885 qui serait le plus ancien objet huichol connu.

Parmi les objets de danse, nous remarquerons ceux utilisés dans la danse des voladores, qui a fasciné Guy Stresser-Péan dès son arrivée au Mexique, et dont il est devenu, au fil des années, un spécialiste. Il s'agit d'une danse aérienne au cours de laquelle quelques hommes, toujours en nombre pair, montent en haut d'un mât puis, attachés à son sommet, se laissent descendre jusqu'au sol grâce à un dispositif de giratoire assez simple, en décrivant une trajectoire en spirale. Selon Guy Stresser-Péan, la danse du volador est celle qui a le mieux conservé son caractère sacré, justifié par des mythes, en particulier solaires, qui ont encore cours dans la région. D'autres danses sont représentées, comme celle des tocotin en voie de disparition qui complète la danse d'origine espagnole des Maures et des Chrétiens en y ajoutant une danse de la conquête du Mexique. Il y a aussi une vingtaine de masques qui complètent bien la série de ceux déjà présents au musée.

F.P.



© musée du quai Branly photo Guy Stresser-Péan

Danse du volador, San Luis Potosi, 1951, photo Guy Stresser-Péan

Pour les deux photos de droite © musée du quai Branly

Huipil

Carte Blanche

La Carte blanche à un Ami est votre rubrique. Nous vous invitons à partager votre point de vue sur une œuvre, une exposition, un livre, un voyage... Dans ce numéro, David et Michèle Wizenberg partagent avec vous leur réflexion autour de la question du « faux » en art africain.



© Société des Amis, photo Sylvie Cochetto

Monumental nkisi nkonde vili bicéphale, bois, verre, clous et autres éléments métalliques, 136 x 92 cm, XIX^e siècle. Témoin d'un usage (cérémoniel, votif et contractuel) durant plusieurs décennies ; importation récente du Congo.

Sur les peur du faux en art africain

Après des années de visites de galeries avec des amis (y compris Amis du musée du quai Branly), nous sommes toujours aussi surpris de la propension à supposer qu'un objet est « probablement un faux ».

Nullement insensibles pourtant à l'art africain, nombre d'entre eux nous ont avoué « ne jamais s'être décidés à acheter... de peur de tomber sur un faux ». Comment expliquer de telles inhibitions ?

On exclura, bien sûr, ceux qui ne jurent que par pedigrees et certificats, « plus collectionneurs de papiers qu'amateurs d'art », comme il a été dit lors du dernier colloque de la

Compagnie des Experts en Art à Drouot. Il est vrai que certains « souvenirs » rapportés jadis d'Afrique par un militaire ou un administrateur colonial n'ont pas un grand intérêt pour leur valeur esthétique, nonobstant leur ancienneté.

Par contre, trop de vrais amateurs, confrontés à une pièce qui les séduit, sont saisis d'un scepticisme, d'un doute globalisant, qu'ils expriment parfois dans la formule « il n'y a plus rien en Afrique »... Et certes, si la totalité de l'Afrique se trouvait uniquement dans les collections occidentales (et ce, depuis trente ans !), on comprendrait que, devant la pièce au pedigree en or massif mais au prix exorbitant, et les autres objets suspects soit de récente importation soit de documentation « fabriquée », il y aurait toute raison de renoncer à des achats. Mais une telle globalisation est-elle bien sérieuse ? Le fin fond du Congo ou le centre du Nigéria, entre autres, peuvent-ils avoir été vidés de la même façon que la région de Bandiagara par exemple régulièrement parcourue pendant un siècle par les Français ? Ceux qui n'ont jamais voyagé en Afrique ignorent parfois combien, malheureusement, les visiteurs occidentaux sont rares ; et personne ne croira que le tourisme était plus florissant il y a un demi-siècle ! Sait-on combien sont vastes les régions où, aujourd'hui encore, il est hautement dangereux de s'aventurer, même pour un Africain non autochtone ? La formule ci-dessus nous en rappelle une autre, assez proche, parmi les antiquaires de notre propre pays, naguère : « en France il n'y a plus rien, tout est parti aux États-Unis ».

Mais peut-être certains préjugés, hérités d'un certain passé, ont-ils la vie dure : « tous les Africains logeant depuis des siècles dans des huttes complètement vides », « nouveaux convertis, tellement disciplinés qu'ils ont brûlé tous les biens ancestraux pour plaire aux missionnaires et aux imams », « acculturés ayant abandonné toute tradition de fêtes et de rites sauf à l'occasion de la visite du Touriste Etranger » ? Quand, dans le moindre recoin de nos provinces, on trouve encore du mobilier et maints autres objets âgés d'un siècle ou deux, voire plus, pourquoi répandre cette idée qu'il n'y aurait plus rien dans une Afrique sub-saharienne plus vaste que l'ensemble de l'Europe ?

Autre quête illusoire, qui n'est pas vraiment spécifique du domaine de l'art africain : la recherche de « critères ».

Ici, dans de nombreux cas, c'est l'ethnologie qui a laissé

la trace de vieux dogmes refusant la dimension artistique à des objets au prétexte qu'ils « n'étaient conçus à l'origine que comme objets de culte » (...en oubliant au passage que c'était le cas aussi en Occident ...et pas seulement au Moyen-âge). De fait, aujourd'hui encore, nombre d'amateurs se focalisent obsessionnellement sur les signes d'une utilisation rituelle ou cérémonielle... C'est comme si, devant une fresque de Giotto, on était davantage captivé par son usage religieux que par sa force expressive ! De telles conceptions réductrices n'ont-elles pas parfois influencé certaines modes qui privilégient les résidus et les croûtes cérémonielles, quand leur épaisseur peut aller jusqu'à dissimuler complètement l'œuvre sculptée qui est au-dessous ?

Autre tendance, certainement héritée aussi de l'ethnologie : la recherche du « typique ». Dans l'art en général – rappel probablement superflu – c'est l'inventivité, l'originalité d'une œuvre qui prévaut. Ici, trop souvent, cela semble l'inverse : chacun veut avoir le masque qui ressemble à celui du Musée A ou de la Collection B. Évidemment, l'objet standardisé, ordinaire, est un reflet plus « authentique » de la vie courante d'une population ; mais le véritable risque est alors de gommer la complexité des influences et des échanges, la mobilité des hommes et – par dessus tout – la créativité atypique du véritable artiste, fût-il « inconnu ».

Un tel conformisme se retrouve aussi dans les modes concernant le « look » des objets. On se rappellera en l'occurrence la remarque ironique de Jacques Kerchache (cf. l'ouvrage de référence, éd. Citadelles-Mazenod) sur « les matières... les patines laquées... catalogue des opinions chics ».

Et l'« ancienneté », voilà encore une question sur laquelle une réflexion approfondie paraît tout à fait nécessaire ! Ce dada de tant d'africanistes fait sourire les amateurs d'art de beaucoup d'autres domaines, à commencer par nos Amis passionnés d'art aborigène, pour qui la force d'une œuvre transcende évidemment toute question de date, la plus récente soit-elle !

Dans de nombreuses régions des traditions sont conservées, des ateliers poursuivent leur travail, autant pour remplacer les masques et autres éléments rituels détériorés qu'à l'intention d'amateurs qui, bien entendu, sont souvent aussi des Africains qui achètent et collectionnent des objets pour leur propre plaisir. En l'occurrence, une seule question doit toujours s'imposer : s'agit-il ou non d'une œuvre réussie ? Pourquoi s'étonner que ces objets soient créés pour la vente, ce qui n'est pas nouveau si l'on repense aux pièces sapi-bini-kongo-portugaises du XVI^e siècle ? Réplique, faux, emprunt, pastiche... tel objet, peu ancien, créé dans la continuité d'une tradition, ne peut-il finalement s'avérer une authentique œuvre d'art ? Nous ferons nôtre cette observation entendue au Colloque de la C.E.A cité précédemment : que, dans nos musées, des tableaux attribués à tort à tel ou tel grand peintre – parfois plus beaux en fait que certaines œuvres secondaires de ces mêmes peintres – y soient entrés grâce à une expertise erronée, voilà une chose heureuse pour le patrimoine de l'humanité.

Par ailleurs, que l'on ne tombe pas en extase devant l'ensemble de l'artisanat africain, cela est bien compréhensible ; comme

dans toute autre civilisation, l'essentiel de la production ne dépasse pas une qualité modeste, utilitaire. Il est toutefois parfaitement respectable de constituer une collection de tels objets du quotidien, de la même façon que – acheteurs de la passette à rubans ou du naïf ex-voto – nombre de nos concitoyens constituent leur petit musée personnel d'Arts-et-Traditions-Populaires.

Quant à ceux qui sont en quête d'œuvres d'art fortes, nul ne peut leur fournir une définition de la beauté, même si beaucoup rêvent de trouver des critères « objectifs ». Il est incontestable que, dans notre plaisir devant un objet, entrent une part d'imaginaire, les mythes et l'histoire, la présentation et la matière, la connaissance des techniques, le regard des autres, ... et même la mode, bien sûr. Mais le facteur décisif est l'émotion que l'artiste réussit à provoquer chez chacun de nous.

Qu'elle suscite un sentiment d'étrangeté ou d'amicale familiarité, effrayante ou drôle, majestueuse ou pathétique, sensuelle ou douloureuse, parfois même porteuse d'effets apparemment contradictoires...voilà une œuvre. Là-devant, c'est notre émotion qui arbitre. Notre émotion, votre émotion. C'est d'ailleurs ce que le marché va finalement traduire : une œuvre voit sa cote évoluer à l'aune de l'appréciation de l'ensemble de ceux qui la regardent. Aimer un objet, c'est le valoriser, y compris en termes d'économie de marché. Aimons, sans peur.

...Et ayons confiance en notre regard.

David et Michèle Wizenberg
diplômés de l'École du Louvre



Jarre mangbetu en terre cuite monochrome noire. Evocation des âges de la traite négrière, avec ce chef impuissant et désespéré devant ses villageois partant en esclavage. Œuvre récente.

L'agenda

de janvier à mars 2012



JANVIER

• Jeudi 12 à 19h
« Messagers, créateurs et esprits » par Aurélien Gaborit, responsable de collections Afrique

• Jeudi 19 à 19h
« Maori, leurs trésors ont une âme »
Par Magali Mélandri, responsable de collections Océanie

• Jeudi 26 à 19h
« Entre le Bien et le Mal : Chamanisme des peuples nord-américains »
Par Gwénaële Guigon, historienne de l'art

• Du jeudi 26 au dimanche 29
Voyage à Londres, Ipswich et Norwich, avec Philippe Peltier, Responsable de l'Unité patrimoniale de l'Océanie

FEVRIER

• Jeudi 2 à 19h
« Les Invisibles »
Par Constance de Monbrison, responsable des collections Insulinde

• Jeudi 9 à partir de 19h
Nouveauté !
A la découverte des Cuisines du Monde : premier atelier culinaire.

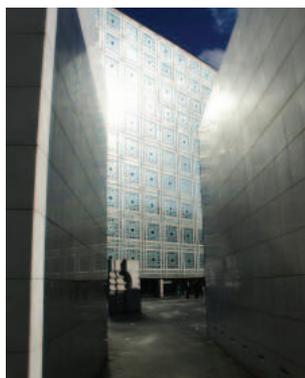
Renseignement :
01 56 61 53 80



• Jeudi 16 à 19h
Présentation en salle des Fonds précieux : « Le Groenland à travers les collections de photographies et de revues du musée ».
Par Carine Peltier, responsable de l'iconothèque, et Pierre Yves Belfils, Responsable des publications périodiques

MARS

• Jeudi 8 à 19h
« La pluie »
Avec Françoise Cousin, commissaire de l'exposition



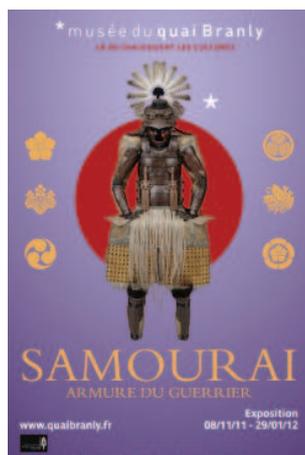
• Jeudi 15 à 19h
« Patagonie, images du bout du monde »
Avec Christine Barthe, responsable de l'Unité patrimoniale des collections photographie

• Mardi 20 à 18h
« Berenice Abbott » au Jeu de Paume

• Samedi 31 à 11h
Visite de la nouvelle présentation des collections de l'Institut du Monde Arabe rénové

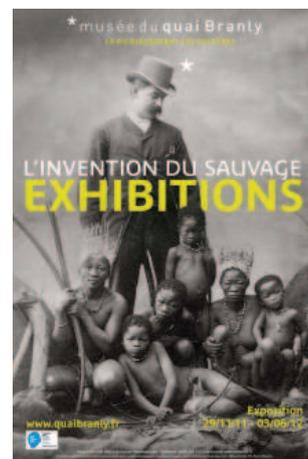
EXPOSITIONS EN COURS ET A VENIR

• « Maori - leurs trésors ont une âme » :
jusqu'au dimanche 22 janvier 2012.



• « Samourai, Armure du guerrier » :
jusqu'au 29 janvier 2012.

• « Exhibitions, l'invention du sauvage » :
jusqu'au 3 juin 2012.



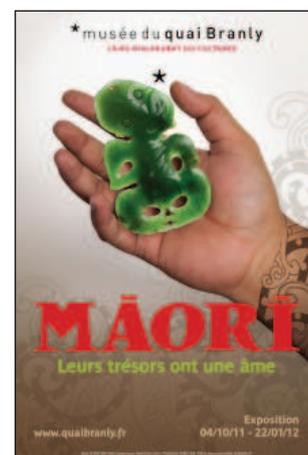
• « Patagonie, images du bout du monde » :
du 6 mars au 13 mai 2012

• « La pluie » :
du 6 mars au 13 mai 2012

VERNISSAGES

• Lundi 5 mars 2012 :
« Patagonie, images du bout du monde »

• Lundi 5 mars 2012 :
« La pluie »



★ Ils nous soutiennent

Conseil d'administration de la société des Amis du musée

• **Membre d'honneur**
Jacques Chirac

• **Président**
Louis Schweitzer

• **Vice-Présidents**
Jean-Louis Paudrat
Bruno Roger

• **Secrétaire général**
Philippe Pontet

• **Trésorier**
Patrick Careil

• **Administrateurs**
Claire Chazal
Philippe Descola
Christian Deydier
Caroline Jollès
David Lebard
Marc Ladreit de Lacharrière
Hélène Leloup
Aïssa Maïga
Daniel Marchesseau
Pierre Moos
Erik Orsenna
Jean-Claude Weill
Antoine Zacharias
Lionel Zinsou

Les grands bienfaiteurs

• **Personnes privées**
Nahed Ojjeh
Antoine Zacharias

• **Personne morale**
Groupe Bolloré

Les bienfaiteurs

François et Christine Baudu
Mohamed Bouamatou
Moulaye Ely Bouamatou
Sara Bouamatou
Jean Bouscasse
Patrick Caput
Anna Douaoui
Kamal Douaoui
Cécile Friedmann
Charles-Henri Filippi
Antoine de Galbert
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Georges et Caroline Jollès
Raja et Ghada Kawar
Raphaël Kerdraon
Marc Ladreit de Lacharrière
Aymery Langlois-Meurinne
David et Lina Lebard
Joce Ledeuil
Hélène et Philippe Leloup
Daniel Marchesseau
Hervé et Régine Méchin
Pierre Moos et
Michèle Noret
Jean-Paul Morin
Daniel Palacz
Guy et Françoise de Panafieu
Philippe et Catherine Pontet
Barbara Propper

Odile Ralli
François de Ricqlès
Bruno Roger
Baronne Philippine
de Rothschild
Raoul Salomon
Louis et Agnès Schweitzer
Jérôme Seydoux
Sophie Seydoux
Dominique Thomassin
Christian et Corinne Vasse
Baron Guy de Wouters
et Violette Gérard
Lionel Zinsou

Les personnes morales

• **Membres soutiens**
Bio-Mérieux
Groupe Elior
Fimalac
Financière Immobilière Kléber
GT Finances
Gaya
IDRH
Pharmacie de la Tour Eiffel
Sanofi Aventis
Schneider Electric

• **Sociétés membres associés**
L'Oréal
Saint-Gobain

Les professionnels du monde de l'art

Arts d'Australie
Christie's
Entwistle Gallery
Galerie Alain Bovis
Galerie Dandrieu-Giovagnoni
Galerie Bernard Dulon

Galerie Flak
Galerie Furstenberg
Galerie Louise Leiris
Galerie Albert Loeb
Galerie Mermoz
Galerie Meyer
Galerie Monbrison
Galerie Ratton Hourdé
Galerie Voyageurs et Curieux
L'Impasse Saint-Jacques
Piasa
Sotheby's

Le Cercle Claude Lévi-Strauss

François Baudu
Alain Bovis
Patrick Caput
Ariane Dandois
Antoine de Galbert
Marc Henry
Emmanuelle Henry
Georges Jollès
Pascal Lebard
Anthony Meyer
Jean-Paul Morin
Jean-Luc Placet
Philippe Pontet
Raoul Salomon
Jean-François Schmitt
Louis Schweitzer
Jean-Pierre Vignaud
Jean-Claude Weill

Ainsi que tous les Amis et Donateurs de la société des Amis

jokkoo ★ #11 ★ janvier – mars 2012

Responsable de la publication : Julie Arnoux – Coordination éditoriale : Julie Arnoux, Mathilde Fayoux
Conception graphique : Frédéric Hallier – Réalisation graphique : Julie Arnoux, Mathilde Fayoux
Société des Amis du musée du quai Branly – 222, rue de l'Université – 75343 Paris cedex 7
Téléphone : 01 56 61 53 80 – Télécopie : 01 56 61 71 36 – Courriel : amisdumusee@quaibrany.fr – Site : www.amisquaibrany.fr

Ont contribué à ce numéro :

André Delpuech, responsable de l'Unité patrimoniale des collections Amériques - A.D.
Constance de Monbrison, responsable des collections Insulinde - C.M.
Paz Núñez-Regueiro, responsable de collections «spécialité Amériques» - P.N.-R.
Fabienne de Pierrebou, responsable des collections «spécialité Amériques» - F.P.
Coralie Duperrin, stagiaire à la société des Amis - C.D.
Mathilde Fayoux, stagiaire à la société des Amis - M.F.